

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manqué

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

TROISIÈME PARTIE.—LE CALVAIRE.

XX.

Lorsque Jeanne parut, ce fut un cri général d'admiration arraché par la richesse de sa parure.

On battit même des mains.

Cette curiosité, cette joie firent mal à la jeune fille. Cela faisait un contraste trop violent avec l'état de son âme. Tous ces regards avides dirigés vers elle lui pesaient. Il lui semblait que l'air lui manquait et qu'elle allait étouffer.

Les voitures s'ébranlèrent. On arriva à la mairie. C'était Joseph qui conduisait la voiture de la mariée. Désiré, dans sa livrée toute neuve, était assis à côté de lui, un peu pâle aussi, malgré son cynisme, à l'idée des événements qui devaient s'accomplir le soir même.

Puis Jeanne, avec ses beaux cheveux noirs cres pelés et ses grands yeux sombres, était si réellement belle, avait l'air si touchant, que le petit misérable, sans en être ébranlé dans ses homicides résolutions, éprouvait un certain malaise à se trouver si proche de celle qu'il avait tenté de faire périr déjà une fois et dont il préméditait encore la mort. Pouvait-il se défendre d'un tel sentiment ?

A la mairie, Jeanne crut qu'elle allait se trouver mal. D'instinct, sans se l'avouer elle-même, elle avait toujours eu un vague espoir que le sacrifice ne s'accomplirait pas ; qu'au dernier

moment une péripétie imprévue la réveillerait de cet affreux cauchemar.

Pendant toute la marche ses beaux yeux noirs errèrent sur la foule, y cherchant quelqu'un... Robert, qu'elle s'attendait

toujours à voir intervenir pour empêcher ce mariage impossible, par quelque acte de folie peut-être, mais qui l'eût délivrée.

Robert n'était pas là.

Elle se trouvait en face de l'officier de l'état civil. Tout son sang refusa à son cœur. Si Andrée ne lui eut fait respirer un flacon de sel elle se fut évanouie.

M. Didier de la Tour, qui assistait à la cérémonie à titre de témoin du comte, ne perdait pas de vue mademoiselle d'Esparre.

Gérard de Noiville tendit la main à Jeanne, qui obéit passivement.

Le maire ouvrit le code et en lut les articles exigés par la loi.

Quand il prononça les mots :

« Mademoiselle d'Esparre, consentez-vous à prendre monsieur le comte Gérard de Noiville pour époux ? »

Jeanne chancela. Ses yeux devinrent presque hagards, ses lèvres remuèrent, mais il n'en sortit qu'une sorte de gémissement étouffé.

Le maire s'en contenta, le prenant pour un acquiescement, et passa outre.

Pourtant, Jeanne n'avait pas dit « oui. »

Quand la formule sacrée eût été prononcée, on lui passa la plume pour signer. Elle la prit machinalement, jeta autour



Un homme, aussi pâle que la malheureuse Jeanne, se tenait debout...

d'elle un dernier regard d'angoisse, puis signa brusquement et éclata en sanglots.

— Prenez garde ! madame la comtesse, lui dit de Noiville à voix basse, on nous voit... on pourrait croire que vous m'épouser à contre-cœur et personne ne le comprendrait.

Ces mots galvanisèrent mademoiselle d'Esparre. Elle se redressa, releva la tête dans un mouvement de fierté presque virile, avec l'orgueil, du moins, de ne pas montrer aux étrangers, aux indifférents, l'agonie de son cœur.

On partit pour l'église. La cérémonie fut longue.

Jeanne paraissait plus calme. Une sorte de résignation lourde s'était emparée d'elle. Elle sentait que c'était fini, qu'il n'y avait plus à lutter, plus à espérer. Elle ne voyait, elle n'entendait rien ; mais elle se tenait immobile et presque froide, prise d'une torpeur étrange et comme d'une sorte d'insensibilité.

L'église était littéralement bondée de monde.

Enfin, elle sentit que le comte lui passait l'anneau de mariage au doigt.

On se leva, on se dirigea vers la porte de sortie en suivant la grande nef. Jeanne marchait d'un pas automatique. Tout à coup, elle tressaillit, s'arrêta, les yeux fixes et démesurément ouverts, les lèvres aussi blanches qu'un marbre blanc.

Un homme, aussi pâle que la malheureuse jeune fille, les yeux creux, le visage ravagé et dévasté par la fièvre et le désespoir, se tenait là, debout, dans l'ombre d'un pilier.

C'était Robert Dauray !

Le juge d'instruction, qui ne pouvait quitter Jeanne des yeux, avait vu son regard, en avait suivi la direction. Il comprit tout.

— Elle aime cet homme ! pensa-t-il.

— Qu'avez-vous, madame ? demanda le comte surpris de l'aspect de sa femme.

Jeanne ne répondit rien et tomba sans connaissance, soutenue par son mari et par Andrée qui marchait derrière elle, et qui avait également reconnu Robert.

QUATRIÈME PARTIE—LA NUIT DE NOCES

I.

“ Ma chère mère.

“ Quand tu recevras cette lettre, je t'aurai causé la douleur la plus cruelle qu'un fils puisse causer à sa mère.

“ Pardonne-le-moi. J'ai lutté autant que j'ai pu. J'ai lutté jusqu'au bout.

“ Mais tout est consommé, ou le sera dans quelques instants ; et il y a des épreuves au-dessus des forces humaines. Est-ce ma faute, après tout, si j'ai hérité de toi une nature tendre et passionnée ? Si, pour moi, la vie du cœur est toute la vie ? C'est toi que mon désespoir va frapper le plus terriblement, et, pourtant, c'est toi qui me comprendras le mieux.

“ Peut-être, mourras-tu de ma part. Mais, je le sais, tu ne me maudiras pas ! Tu trouveras dans la sainteté et l'élévation de ton âme, même au milieu des angoisses de l'agonie que je te prépare, assez d'indulgence pour me plaindre, assez de bonté pour me pardonner et m'aimer encore, malgré le crime que je vais commettre contre toi !

“ Je sors de l'église. Tout est fini ! Jeanne est mariée ! Elle a épousé le comte Gérard de Noiville.

“ Je savais depuis longtemps que cela devait être, que cela serait ! Depuis longtemps j'attendais cette épouvantable épreuve, me jurant à moi-même, te jurant, à toi aussi, que j'aurais le force de la supporter. Je l'aurais voulu.

“ Oh ! si j'avais pu arracher mon cœur de ma poitrine, je ne pouvais arracher cet amour de mon cœur ! Combien j'envie tous ces gens qu'on rencontre partout, et qui aiment froidement, quand ils aiment ! par hasard, où, plutôt, quand ils croient aimer ! Tous ces être pour qui une femme n'est qu'un objet de luxe, de vanité ou de plaisir, qui ne s'oublient jamais eux-mêmes, qui mettent toujours au-dessus de tout le soin de leurs propres intérêts ou l'admiration de leur propre personne.

“ Mais je ne suis pas ainsi. Quand je me donne, je me donne tout entier, sans réserve, sans arrière-pensée, sans calcul ! Je ne suis plus à moi : Je suis à celle que j'aime, à celle que j'aime ! A moi-même, il ne reste plus rien de moi-même !

“ Je lui ai donné tout. Elle a tout pris. En le perdant, c'est moi que je perds ; et, ne pouvant vivre d'elle et par elle, il faut bien que j'en meure ! Depuis que je suis au monde, j'ai toujours été ainsi !

“ Je puis te l'avouer, à toi qui me connais si bien et qui ne me trouveras pas ridicule d'être ainsi fait, étant faite ainsi toi-même ; à toi dont la vie peut se résumer en deux amours : L'amour que tu portes à mon père, ton mari ; l'amour que tu portes à ton fils.

“ Les autres se moqueraient de moi, hausseraient les épaules, me trouveraient fou ou niais. On n'aime pas tant que ça ! penseraient-ils, eux qui n'ont jamais aimé. On est toujours maître de soi ! Une femme de perdue, dix de retrouvées. Est-ce qu'il manque de jolies filles et de complaisantes ?

“ Moi je suis bâti d'autre sorte. J'ai bien essayé pourtant de me faire une raison, de demander au travail l'oubli et la consolation, de devenir ambitieux, de devenir ce qu'on appelle raisonnable ! J'ai voulu demander à ma carrière de médecin la force de fixer mon esprit sur d'autres idées. Je n'ai pas pu !

“ Auprès de mes malades, c'est à “ elle ” que je pensais ! “ Elle ” se dressait à tous les chevets où je m'asseyais, s'interposant entre moi et celui que j'interrogeais. Je regardais, et c'était “ elle ” que je voyais. On me parlait, et c'était “ elle ” que j'entendais.

“ Depuis un mois, j'ai renoncé à mon travail, abandonné ma clientèle, et je n'ai point de fortune, tu le sais, pauvre mère ! qui as sacrifié tout ton faible avoir à mon instruction. Ce serait, dans six mois, la misère pour moi, pour toi !

“ Mon Dieu ! que je suis malheureux !

“ Encore, si celle que j'aime était indigne de moi, ou ne m'aimait pas ! Le mépris, la colère me donneraient, peut-être, la force de briser le lien qui m'attache à elle. Mais, non, tu le sais, chère mère, Jeanne est un ange ! Elle m'aime, comme je l'aime, non tout à fait autant, peut-être, parce qu'elle est jeune, inexpérimentée de la vie, parce qu'elle a dix-huit ans, tandis que moi j'en ai trente, et que les grandes passions ne sont pas, quoi qu'on en dise, de la jeunesse, mais de l'âge mûr. Il faut avoir vécu, connaître la vie, être arrivé au complet développement de soi-même, pour que la passion soit complète elle-même.

“ Mais, enfin, elle a pour moi tout l'amour, toute la passion qu'une jeune fille de son âge et de son éducation peut avoir. Et je pleurais des larmes de sang, en voyant sa pâleur, son air abattu, désespéré, pendant la cérémonie qui vient de l'unir pour toujours à ce comte de Noiville.

“ J'étais là, dans l'église. Elle m'a vu. Elle s'est évanouie.

J'ai cru que moi-même j'allais tomber foudroyé sur la place. On l'a emmenée. Puis elle est revenue à elle. On est monté dans des voitures de gala.

“ Les mariée ! les invités, les amis, sont retournés à l'hôtel du comte, qui s'élève au milieu de la rue de l'Université, dans son insolente et fastueuse opulence. Je suivais, de loin, dans un misérable fiacre. Je les ai vus entrer dans une grande cour d'honneur, entre une double haie de laquais galonnés. Je l'ai vue entrer, “ elle ! ”

“ Je suis arrivé à temps pour la voir descendre devant le perron, en gravir les marches, plus blanche que sa toilette de mariée, au bras de cet homme, son maître à présent, à qui elle appartient ! Et chaque marche, gravie lentement par son petit pied tremblant, creusait un abîme de plus entre elle et moi. Et je souffrais et j'agonisais, comme si cela eût été les marches de l'échafaud et que je les franchisse, ayant le couteau d'acier devant les yeux.

“ Enfin, la porte s'est refermée ! C'était comme la pierre d'une tombe qu'on eût scellée sur mon bonheur enfoui à jamais. Il n'était que temps ! Vois-tu, chère mère, je me sentais devenir fou !

“ J'allais me jeter sur lui, l'étrangler de mes mains, l'enlever, “ elle ”, à la face de tous, en criant : “ Jeanne, resta à moi ! Viens avec moi ! Une femme n'est qu'à l'homme qu'elle aime, et c'est moi que tu aimes ! ”

“ Pardonne-moi, mère. Mais tu seras ma dernière, mon unique confidente. Ainsi, elle est là, là ! Il est son mari ! Avant une heure, peut-être elle sera sa femme ! Et je le sais ! Et je saurai l'instant, la minute ! Et j'attends ! Il me semble que ma tête va éclater !

“ La jalousie furieuse, la pire des tortures pour un homme comme moi, me dévore, me brûle, tord tous mes nerfs ! Y a-t-il un supplice pareil ?

“ Et quel est cet homme qui va avoir ce trésor, pour lequel j'aurais donné avec joie jusqu'à la dernière goutte de mon sang ? Est-il digne d'elle ? Il n'a que son titre et sa fortune pour lui ! J'étais “ quelqu'un, ” moi ! J'avais une “ valeur. ” Je n'étais pas le premier venu. J'avais fait quelques découvertes importantes. Pour devenir riche et célèbre, que me fallait-il ? Un peu de bonheur, la satisfaction du cœur. Le bonheur, c'était Jeanne !

“ Maintenant, je n'ai plus de courage, plus de volonté, d'ambition, plus rien qu'un immense désespoir ! Perdue ! Perdue ! Et c'est “ lui ! ” Tu l'as vu, cet homme. Quelle femme voudrait de lui pour lui-même ? C'est le type de la banalité vulgaire. Tout comte qu'il soit, il est du tas !

“ Vaniteux, fâché, sournois, plein de lui-même, méprisant tout ce qui n'est pas lui ; vieux avant l'âge, vieux de naissance, par caractère ; l'aspect d'un croque-mort endimanché ; despote, autoritaire, n'ayant que des appétits insatiables, comme beaucoup de ces gens maigres et blafards, à sang lymphatique chargé de bile qui les échauffe, à la façon d'un piment malsain ; il ne verra, dans Jeanne, qu'un objet agréable dont il pourra user à sa fantaisie.

“ Il prendra des airs conquérants et vainqueurs, là où je me serais agenouillé. “ Elle, ” cette nature fine, distinguée, cette âme passionnée, ce cœur tendre, cet esprit déjà supérieur. Quel contraste ! Et quelle chute ! C'est absurde ce que je vais dire. Il me semble que je souffrirais moins, s'il était plus digne d'elle. Elle ne serait pas à moi, mais je comprendrais qu'elle fût à lui !

“ Je la perdrais toujours et je serais aussi désespéré, mais, du moins, ma jalousie et mon désespoir auraient leur noblesse. Et il ne s'y joindrait pas cette idée d'avilissement pour “ elle, ” et pour “ moi, ” qui en fait une torture atroce !

“ Pauvre Jeanne ! Elle ne l'aime pas. Elle a horreur de lui. Mais elle est jeune. Elle “ s'habitue. ” Et qui sait, peut-être un jour en arrivera-t-elle, abaissée par cette accoutumance, diminuée par ce rapprochement quotidien, ayant perdu peu à peu, dans son existence conjugale, le sens d'un idéal plus élevé et d'un bonheur plus haut, à lui accorder une certaine affection, à le supporter près d'elle sans révolte, à le compter dans son existence, à s'y attacher, à l'aimer même... quand ce ne serait que parce qu'il sera le père de ses enfants.

“ Ah ! mieux vaut la mort que ce spectacle, que cette déchéance de mon idole ! Mourrons pendant qu'elle m'aime, qu'elle me regrette, qu'elle me pleure ! Ah ! si c'était à recommencer ! J'ai cédé à un faux point d'honneur. Pauvre, je me suis retiré d'elle, pour qu'on ne m'accusât pas de quelque honteux calcul d'intérêt d'argent.

“ Fou et niais que j'étais ! Je lui donne ma vie. Je pouvais bien lui donner mon honneur ! Trop tard !

“ Je sais où sont les fenêtres de la chambre nuptiale. Je resterai les yeux fixés sur ses fenêtres jusqu'à ce que la lumière en disparaisse. Alors, j'ai mon revolver, et tu n'auras plus de fils !

“ Adieu, mère, pardonne-moi ! Ne me maudis pas ! Je t'ai aimée profondément, de toute mon âme. Je t'aime toujours autant. Mais je suis la proie d'une douleur au-dessus de mes forces. Et ce ne sont ni tes larmes, ni tes baisers de mère, qui me guériront et me consolent.

“ Dis-toi que je suis atteint de ces maladies incurables qui font qu'on souhaite une mort prompte à ceux qu'on adore le plus ! Figure-toi qu'un cancer dévore mes chairs, et que je m'empoisonne pour échapper à des tortures que rien ne peut apaiser : le cancer de l'amour perdu !

“ Adieu, mère, adieu !

“ Robert ”

II.

Cette lettre, Robert l'avait remise à un commissionnaire, de façon à ce qu'elle parvint à l'heure où il aurait déjà mis à exécution son projet désespéré.

Ainsi qu'on le voit, Robert avait renoncé à son projet de s'expatrier, d'aller au loin chercher l'oubli et une nouvelle existence. A quoi bon fuir, quand on emporte avec soi la blessure et quand on la sent, on la sait incurable ? Souffrir ici ou là, qu'importe ?

Agoniser, maudire la vie, en France ou en Amérique, n'est-ce pas la même chose et la même douleur ?

Après son apparition à l'église, après l'évanouissement de Jeanne qu'on avait emportée sous ses yeux, sans qu'il osât courir à elle ; après le retour de la noce à l'hôtel de Noiville, où il avait vu mademoiselle d'Esparre gravir les marches du perron qui la conduisaient chez elle, au bras de son mari, Robert était parti, retourné à la Vareune.

Sa résolution de mourir était bien prise. Il voulait, non pas embrasser sa mère une dernière fois, il l'avait embrassée le matin avant son départ pour Paris et ne se sentait pas la force ni le courage de se retrouver en face d'elle ; mais revoir, de loin sans se montrer, la maison où la pauvre femme pleurait sur les

chagrins de son fils, sans prévoir encore l'horrible malheur suspendu sur sa tête.

Il savait qu'elle quitterait Saint-Maur par le train du soir, pour retourner à Paris, voulant être plus près de son fils, pendant ce moment de crise affreuse.

Puis il voulait, encore une fois, parcourir tous les endroits où il avait vu Jeanne, où il avait rêvé, espéré : douloureux pèlerinage qui lui torturait le cœur et lui rendait sa misère présente plus horrible par le souvenir des trésors de joie dont il avait eu l'âme pleine, après le premier aveu timide de celle qu'il aimait.

Des sanglots montaient à sa gorge, des larmes remplissaient ses yeux et troublaient sa vue. Il allait, pâle, chancelant, comme un homme ivre, comme un fou, ne comprenant pas qu'il pût se faire qu'un homme et qu'une femme qui s'aimaient fussent séparés, malgré leur amour, bien qu'ils fussent nés l'un et l'autre pour le bonheur de l'un et de l'autre.

La nuit le surprit sur les rives de la Marne, à l'endroit même où il avait retiré Jeanne des flots qui allaient l'engloutir.

Tout à coup il se redressa. L'heure était venue.

Il fallait retourner à Paris, à Paris où allait s'accomplir le dernier acte du drame de sa vie.

A onze heures, il se trouvait, de nouveau, rue de l'Université, en face de l'hôtel de Noiville. L'hôtel resplendissait encore des lumières et paraissait en fête. Une foule de voitures de maîtres stationnaient devant la porte fermée. Un bruit de musique arrivait jusqu'à ses oreilles.

Il marchait en proie à la fièvre, allant, venant, s'approchant, s'éloignant, passant, à travers les voitures dont les cochers le regardaient se demandant s'il n'avait pas perdu la tête ou s'il n'était pas ivre.

A l'intérieur, Jeanne, comtesse de Noiville, souffrait presque autant que lui et se montrait plus semblable à une victime qui marche au sacrifice qu'à une jeune mariée.

Cet aspect qui frappait tous les assistants, ne pouvait échapper au comte, si peu observateur qu'il fût, et lui causait un certain ennui.

Lui, malgré son air de croque-mort, il n'avait que des idées souriantes, appropriées à la circonstance et se disait que si Jeanne restait par trop lugubre, cela finirait par gêner un peu les joies qu'il se promettait, étant incapable d'éprouver aucune émotion de nature élevée, en un pareil moment, ou de ressentir le moindre embarras, fils de la délicatesse et du respect instinctif que ressent un homme de cœur à l'aspect de la jeune fille qu'il va initier à une nouvelle vie. Au contraire, il se sentait frais et dispos, et se promettait d'éblouir sa compagne. Cela devait suffire à la conquérir.

Andrée, madame de Beaumont, madame Ferté, ne quittaient pas Jeanne, s'efforçant de la distraire, de la consoler et de la fortifier, de cacher aux étrangers l'état trop visible de désespoir où elle était plongée.

Me Ferté lui-même, l'impassible et solennel et peu sentimental notaire, regardait Jeanne avec une sorte d'inquiétude qui ressemblait à un vague remords, et était tout prêt à se demander s'il n'avait pas fait l'éternel malheur de sa pupille en la contraignant à un mariage qui lui était plus odieux qu'il n'avait voulu le croire.

La soirée s'avancait, cependant, et les hôtes du comte et de la jeune comtesse commençaient à se retirer. Les voitures stationnant devant l'hôtel s'éclaircissaient et disparaissaient une à une.

La rue redevenait peu à peu déserte et silencieuse, morne et presque obscure, toutes les boutiques étant closes.

Las d'erreur, Robert s'était arrêté. Caché par l'ombre d'une porte, il restait là, immobile, les yeux fixés sur les fenêtres du premier étage, qu'on voyait par dessus le mur de clôture de la façade très peu élevée.

De ces fenêtres, il n'en regardait qu'une, celle de la chambre à coucher où brillait une lueur discrète, filtrant en un mince filet à travers quelque entrebâillement d'épais rideaux de peluche.

A chaque fois que la lourde porte cochère s'ouvrait pour laisser passer quelques invités quittant la maison ; à chaque fois qu'une voiture partait, le cœur de Robert se serait dans sa poitrine, à lui faire croire que le battement en cessait pour toujours.

Tout cela annonçait que la soirée approchait de sa fin. C'est-à-dire que Jeanne allait bientôt rester seule, en tête-à-tête avec son mari ! C'étaient autant de lambeaux de son existence à lui qui se détachaient ; c'étaient autant de pas en avant vers la tombe !

Il se demandait ce que faisait Jeanne, à cet instant. Quelle était sa contenance au milieu de ce monde banal qui espionnait ses sourires, ses gestes, ses pâleurs, ses rougeurs, ses silences ? Et "lui," que faisait-il ? Il la regardait, déjà, sans doute, en maître.

Il s'approchait d'elle, lui parlait familièrement, souriait, était heureux et triomphant ! A cette idée, Robert crispait les poings, et ses ongles entraient dans les chairs de la paume, la déchiraient, faisaient couler son sang, lorsqu'il s'en aperçut. Oh ! s'il pleurait sur "elle," combien plus il le haïssait, "lui !"

Sa gorge était sèche. Il haletait. Vivait-il encore ? Oui, puisqu'il souffrait ! Et il comptait les minutes..., et, bien que chaque minute qui s'écoulait la rapprochât de la catastrophe, enlevât une année de son existence, elles tombaient lentes comme des siècles !

Maintenant, il avait hâte que cela fut fini ! Il avait hâte d'arriver au dénouement. Il se prenait à souhaiter que cette fenêtre qui le regardait, comme l'œil pâle d'un mourant, se remplît d'une lumière éblouissante, puis s'éteignit, et lui dit :

— Allons ! plus d'espoir ! Il est temps ! Tue-toi !

Mais le temps marche d'un pas toujours égal, soit qu'il foule des roses, soit qu'il piétine dans des ruisseaux de larmes ou de sang.

La dernière voiture venait de tourner au coin de la rue des Saints Pères. Le silence régnait dans le vaste hôtel et tout autour de Robert Dauray, qui n'entendait plus que le battement sourd de son cœur.

Tout à coup une vive lumière éclata derrière le rideau. C'était Jeanne qui entraît, évidemment ! Il le sentit aux flammes qui passèrent devant ses yeux et qui brûlaient dans ses veines.

— Elle est là ! balbutia-il.

Et ses pieds se fixèrent dans le sol, comme s'il eût été de pierre. Pourtant, sa main avait saisi la crosse d'un revolver tout armé, placé dans la poche de côté de son pardessus. Il l'avait sorti. Il le tenait à la hauteur de sa tempe,

Toute sa vie était passée dans ses yeux. Il tressaillit. On tirait les rideaux. La fenêtre s'ouvrait.

Jeanne apparut, plongeant son regard dans le vide devant elle et dans l'ombre relative de la rue obscure. Robert ne pouvait voir son visage, la lumière l'éclairant par derrière. Mais il distinguait la forme délicate de son corps.

Elle était en long peignoir blanc, se détachant sur le pan de lumière dont la chambre était emplie, et cette lumière l'entourait comme un nimbe, et lui donnait l'aspect d'une apparition paradisiaque ou d'apothéose de féerie. Elle était, dans cette pose, si idéalement belle, si divinement chaste, semblable à quelque âme blanche prête à s'envoler vers les cieux, que Robert, qui croyait être arrivé au suprême degré de la souffrance, chancela, tamba sur ses genoux, les bras tendus vers elle, murmurant :

—Adieu ! Jeanne ! Adieu ! Je t'aime ! Ne m'oublie jamais !

Au même instant, Jeanne qui ne pouvait le voir, car il était resté plongé dans l'ombre qui le cachait, se retourna vivement, et son gracieux profil apparut avec la rapidité de l'éclair. Puis la fenêtre se ferma, les rideaux retombèrent. La nuit se fit !

Robert approcha de nouveau le canon du revolver de sa tempe, et appuya le doigt sur la gachette.

III.

Pendant ce temps, Désiré n'était pas resté oisif. Ses services spéciaux de groom s'étant terminés au retour des mariés à l'hôtel, il avait passé la soirée, en se mêlant aux autres domestiques, affectant de se montrer beaucoup et de paraître très joyeux. Il se livra à ce manège jusque vers les onze heures et demie ; puis, lorsqu'il eut constaté que le dernier invité était parti, qu'il ne restait plus à l'hôtel que le comte, la comtesse, Andrée de Beaumont et sa mère ; que Jeanne, montée dans ses appartements, procédait à sa toilette de nuit, ainsi que Gérard de Noiville, chacun de son côté ; que les serviteurs de la maison avaient reçu l'ordre d'aller se coucher ; le faux Pierre Henry se glissa furtivement dans le jardin.

Ce jardin était parfaitement désert, et, de plus, plongé dans l'obscurité, la lune n'étant pas encore levée à ce moment. Cependant, par surcroît de précaution, il suivit les allées les plus sombres, les plus enfouis sous le feuillage, afin de gagner la porte qui s'ouvrait sur la rue de Verneuil.

Arrivé là, il respira une ou deux fois avec force, car il ne pouvait s'empêcher de ressentir quelque émotion à l'instant de jouer la terrible partie qui devait les enrichir ou les envoyer à l'échafaud ; puis il tira lentement les verrous, et, se blottissant derrière une teuffe épaisse de troènes, il attendit l'œil et l'oreille aux aguets, retenant sa respiration.

A la même minute presque, une voiture s'arrêtait à l'angle de la rue Solférino. Une tête de femme émergeait de la portière et une voix douce disait au cocher :

—Attendez ici !

—Est-ce que ce sera long ? demanda l'automédon de cet air rogue propre à la plupart des cochers.

—Peu vous importe ! Vous êtes à l'heure, et on vous paiera double !

—Bien ! bien ! ma dame ! répliqua aussitôt le cocher d'un air beaucoup plus aimable. S'il en est ainsi, vous pouvez me garder quinze jours !

—On la connaît ! ajouta-t-il plus bas, pour lui seul. Un rendez-vous d'amour. Et on ne sait pas quand le monsieur sera libre !

Il se peletonna dans sa couverture et commença à somnoler, tandis que la femme relevait le carreau mobile et s'enfonçait dans le coin le plus sombre du fiacre.

Pendant ce temps, venant d'une autre direction, Prosper Martin pénétrait d'un pas délibéré dans la rue de Verneuil, en homme qui rentre au logis, pressé par l'heure. La main droite dans la poche de son pantalon, il tenait la fausse clef que Julie avait fait faire par le brocanteur de la rue de Lappe. Tout en marchant et bien que le cœur lui battit et qu'il fût livide, il s'efforçait de fredonner, d'une voix qui tremblait, un refrain d'opérette en vogue. La rue de Verneuil, assez peu passagère était absolument déserte.

Tout à coup, quittant le troittoir qu'il avait suivi jusque-là, Prosper traversa la chaussée et vint raser le mur du jardin. En quelques enjambées rapides il arriva devant la porte. Mais, avant d'introduire la clef, il jeta un dernier regard autour de lui. Personne !

Au loin, seulement, on apercevait la lueur de deux lanternes à carreaux rouges.

—Julie attend ! murmura-t-il. Allons !

Alors il tâta la serrure et fit tourner la clef.

La porte s'ouvrit lentement. Désiré, qui avait entendu le bruit du pêne, s'approcha.

—Entre ! dit-il vivement à voix basse.

Prosper, tremblant de tout son corps, voulut parler.

—Silence ! fit Désiré. Suis-moi. Etouffe le bruit de tes pas.

Il lui saisit le bras et l'entraîna à travers les allées obscures, jusqu'à l'escalier de service qui se trouvait, ainsi que nous l'avons dit, placé sur le côté de l'hôtel.

—Deux étages à monter ! lui souffla à l'oreille le sinistre gamin.

Il s'élança en avant ; Prosper le suivit. Les marches, garnie d'un passage de sparterie, absorbaient le bruit des pas. Arrivé au deuxième étage, Désiré conduisit son frère à la chambre qu'il occupait et dont il ouvrit silencieusement la porte.

—Entre ! fit encore Désiré en le poussant.

Il n'y avait point de lumière dans la pièce. Les deux assassins restèrent une minute immobiles. Tout semblait reposer dans l'hôtel.

—Maintenant, reprit Désiré, en conduisant son complice à fit tâton près du lit où il le s'asseoir, ne bouge pas, ne souffle pas. Je reviens te prendre.

—J'ai peur ! balbutia Prosper dont les dents claquaient.

—Trop tard ! répliqua Désiré avec une résolution sauvage. Vas-tu reculer, à présent ? Tu as promis. Il faut agir. Si j'avais eu la force... je me serais passé de toi. Tu n'es qu'une poule mouillée, je le sais bien.

—Mais c'est un "homme, lui", ajouta-t-il, pensant sans doute à Pierre Henry, et je pourrais le manquer ! Allons ! songe que c'est la vengeance et que c'est la fortune ! Pour que Jeanne hérite, il faut qu'elle soit veuve... sans enfant ! C'est compris, n'est-ce pas ? N'oublie pas que Gérard de Noiville a fait condamner Julie pour vol, et toi comme son complice !

—Je suis prêt ! répondit Prosper d'une voix sourde, mais plus résolue.

—A la bonne heure !

Désiré quitta la chambre, referma la porte derrière lui, y donna un tour de clef, et descendit à pas de loup au premier étage. Tout était calme.

Le comte procédait à sa toilette, dans son cabinet particulier, séparé de la chambre à coucher par un salon qu'il devait traverser, afin de se rendre au près de sa femme.

Désiré remonta vivement et rejoignit son frère, qu'il retrouva dans la posture où il l'avait laissé.

— Ta main ! dit le groom d'une voix sèche.

Prosper étendit le bras et leurs mains s'unirent dans l'obscurité.

— Tiens ! fit-il encore.

Il glissait un couteau tout ouvert dans la main de Prosper. C'était le couteau à virole avec lequel il avait frappé Pierre Henry.

— Il est bon ! dit-il avec une sorte de ricanement hideux.

Prosper frémit des pieds à la tête, mais il prit l'arme et la serra violemment.

— A présent, viens !

Prosper obéit, sans une parole. La sueur inondait son front livide. Heureusement que l'obscurité cachait ces preuves de faiblesse à Désiré, qui n'y eut rien compris.

Tous deux descendirent l'escalier qui conduisait à la grande galerie sur laquelle s'ouvraient les portes de l'appartement intime des maîtres. Désiré lui fit traverser un vestibule, faiblement éclairé et qui donnait accès au salon, lequel séparait les chambre à coucher du comte et de la comtesse.

Désiré ouvrit doucement la porte, garnie à l'intérieur d'une épaisse tenture mobile de velours grenat ; puis il écarta l'étoffe lourde. On pouvait ainsi jeter un coup d'œil dans le salon. Une seule bougie, placée sur la cheminée, y répandait sa pâle lueur, le laissant dans une demi-obscurité.

La porte de la chambre à coucher du comte et celle de la chambre à coucher de la comtesse se faisant face à droite et à gauche, étaient toutes fermées.

— C'est là qu'il passera ! dit Désiré, venant de la gauche. Donc, il passera nécessairement devant toi, qui vas rester là ; caché, embusqué derrière cette tenture.

— Est-ce que ce sera long ? demanda Prosper.

— Quelques minutes à peine ! Voici plus d'un quart d'heure que le comte et la comtesse sont remontés. Jeanne est avec madame de Beaumont et sa fille, qui l'aident à sa toilette de nuit. Dès qu'elles seront sorties le comte entrera. Ce sera le moment de frapper.

— Mais ces dames en sortant, me verront ! fit Prosper.

— Non. Quand tu les entendas, tu te cacheras ici.

Et Désiré lui montra le renfoncement de la fenêtre du vestibule, garnie, elle aussi, d'épais rideaux, derrière lesquels un homme pouvait facilement se dissimuler.

— Et après ? demanda encore Prosper d'une voix étranglée.

— Tu fuiras. Je t'en ai préparé les moyens. Compte sur moi : tout est prévu !

Désiré, alors, s'élança au dehors et descendit jusqu'au rez-de-chaussée. Il ouvrit tout doucement une des fenêtres qui donnaient sur le jardin et en décrocha les volets, de façon à n'avoir plus qu'à les repousser. Ceci fait, il remonta au premier et se tapit dans un recoin obscur, près de l'escalier, les yeux fixés sur la porte du vestibule où son frère attendait.

IV.

Ainsi que l'avait dit Désiré à son frère, le comte et la comtesse de Noiville étaient depuis un quart d'heure déjà dans leurs cabinets de toilette respectifs.

Gérard de Noiville s'abandonnait aux soins de M. Alexan-

dre, son valet de chambre, qui, après l'avoir aidé à quitter son costume de cérémonie, lui avait passé une superbe robe de chambre, dans laquelle le comte se trouvait tout à fait irrésistible.

— Monsieur le comte n'a plus besoin de mes services ? demanda alors le valet.

— Non, vous pouvez vous retirer.

Alexandre s'inclina et sortit par une porte donnant directement sur le couloir, sans passer, par conséquent, par le vestibule où Prosper Martin veillait, attendait sa proie.

Resté seul, le comte prit un flacon d'odeur dont il s'inonda, se plaça devant une glace, prit des airs conquérants, et, satisfait de lui-même, alla se jeter sur une chaise longue, après avoir lancé un regard à une petite pendule.

— Encore cinq minutes à attendre, murmura-t-il. et je pourrai me présenter chez ma femme.

Dans l'autre cabinet de toilette, Jeanne d'Esparre se déshabillait lentement, avec l'aide d'Andrée et de Mme de Beaumont. La fille et la mère semblaient partager la tristesse de la jeune femme. Il avait été impossible de cacher la vérité à madame de Beaumont, trop expérimentée et trop fine pour n'avoir pas lu dans le cœur de mademoiselle d'Esparre et deviné qu'elle souffrait d'un amour contrarié.

— Voyons ! voyons ! sois courageuse ! lui disait tendrement Andrée.

— Je le suis ! répondait Jeanne, dont la pâleur démentait les paroles.

— Je ne te comprends pas, et tu me désoles. Puisque tu as consenti à ce mariage, prends-en ton parti ! Si ce doit être une torture si affreuse pour toi, il fallait te révolter, refuser jusqu'au bout, dire : Non ! non ! non ! comme je n'y eusse pas manqué à ta place ! car on ne me mariera pas contre ma volonté, je t'en réponds ! Je peux bien le dire devant maman, c'est convenu entre nous ! ajouta la blondinette avec un sourire à l'adresse de sa mère.

— Je ne le pouvais pas ! répliqua lentement Jeanne avec un geste de terreur et de découragement.

— Alors, ma belle mignonne, résigne-toi. Songe que ton mari, après tout, conviendrait à beaucoup de jeunes filles, pas à moi, par exemple ! car je l'exècre ! Mais, enfin, il n'est pas vieux, quoiqu'il en ait l'air. Il est noble. Tu porteras sur tes cartes et sur les panonceaux de ta voiture, une couronne de comte, à laquelle tu as tous les droits imaginable, étant fille de comte toi-même. Il est encore plus riche que toi. Tu auras le luxe. C'est bien quelque chose. Et il a l'air de t'adorer !

Jeanne eut un frisson à ce dernier mot, et toute sa peau blanche devint grenue, ainsi qu'il arrive quand on a, suivant l'expression populaire, la " chair de poule " !

— Oui, ma chère enfant, dit alors madame de Beaumont, avec un accent de vive sympathie ; soyez courageuse et résignez-vous. Si j'avais connu votre secret plus tôt, j'aurais essayé de venir à votre aide et de combattre ce mariage dans la mesure de mes forces. Mais il était trop tard, quand, sur mon soupçon, Andrée s'est décidée à me confier la vérité.

— Ne croyez pas que vous soyez la seule qui se marie dans ces conditions. Se résigner ou mentir. C'est le sort de quatre-vingt-dix-neuf femmes sur cent ! Et c'est parce que je l'ai trop vu autour de moi, et c'est parce que je veux qu'Andrée soit heureuse et soit sincère, que je me suis promis de ne la marier que selon le choix de son cœur !

Madame de Beaumont soupira.

—Votre mariage ressemble à presque tous les mariages... Il est bien rare que l'on consulte les inclinations d'une jeune fille, pour la "pourvoir", comme on dit. J'ai connu bien des femmes mariées, et j'ai reçu bien des confidences. J'ai vu beaucoup de choses. Eh bien, la plupart de ces femmes avaient eu, ainsi que vous, des regrets, des rêves sacrifiés ! Cela s'oublie à la longue ! On s'accoutume, on s'habitue. On arrive à une sorte d'indifférence.

—A moins qu'on n'en meure ! murmura Jeanne !

—Que dis-tu là ? s'écria Andrée en la serrant dans ses bras.

—Oh ! s'il ne s'agissait que de moi, poursuivit Jeanne, avec un élan de désespoir qui fit monter des larmes à ses beaux yeux profonds, bien que le comte m'inspire une horreur insurmontable, j'aurais peut-être la force de cacher mes angoisses. Ma chair frémirait, mes yeux resteraient secs ! Seulement, en souffrant, je fais souffrir. Un autre, en cet instant, se désespère, sanglote, maudit la vie, doute de moi, de mes sentiments peut-être, croit que ma résignation ne me coûte rien ou peu de chose ! Oh ! c'est affreux !

—Dieu sait, pourtant ! murmura-t-elle plus bas, combien je l'aime ! Et que c'est pour le sauver que je me suis sacrifiée !

—Il se consolera ! répondit doucement madame de Beaumont.

—Le croyez-vous ? s'écria Jeanne toute frémissante et pâissant encore sous sa pâleur. Croyez-vous qu'il m'oubliera, qu'il cessera de m'aimer ? Oh ! je ne le veux pas !

Ce cri, si illogique en apparence, n'étonna ni la jeune fille ni la femme ayant vécu. Le cœur est ainsi fait, surtout le cœur féminin, que nous ne voulons jamais, quoique nous fassions, que ceux qui nous aiment cessent de nous aimer. Nous voulons bien renoncer à eux, mais non à leur amour, et alors que tout nous sépare d'eux, nous voudrions que rien ne les séparât de nous.

—Aimeriez-vous mieux qu'il en mourût ? demanda doucement madame de Beaumont.

—Oh ! non ! qu'il vive ! Je suis une égoïste, c'est vrai ! Qu'il m'oublie même, s'il le faut ! qu'il soit heureux ! Je voudrais pourtant qu'il sache ce que j'ai souffert, qu'il a été mon unique pensée, et ma douleur la plus cruelle dans ce cruel moment.

L'heure sonna. Les trois femmes tressaillirent à la fois. Jeanne posa la main sur son cœur.

—Il faut nous quitter, dit-elle, presque résolument. A quoi bon prolonger cette agonie, disputer les minutes ? Puis, je voudrais rester seule, un instant, pour prier !

—Adieu donc ! balbutièrent les deux femmes violemment émuës.

Elles embrassèrent à plusieurs reprises Jeanne plus froide, plus glacée qu'une statue de marbre, bien que son front fût brûlant, et se retirèrent.

Restée seule, Jeanne jeta un long regard autour d'elle, puis pénétra dans la chambre nuptiale. Le luxe de cette chambre en faisait une merveille de richesse ; mais aucun souvenir doux et riant, aucun espoir d'avenir heureux, ne s'y attachait. Dans cette grande pièce splendide, où l'or se révélait partout, Jeanne n'avait jamais souri, ni rêvé.

Pour la première fois, elle y pénétrait, le comte ayant, suivant son caractère et son système, voulu procéder seul aux

aménagements nécessités par son mariage, sous prétexte d'en réserver la surprise à sa jeune épouse ; mais, en réalité, parce que, n'écoulant et ne suivant jamais que son propre goût, il n'avait pas besoin de consulter le goût de Jeanne. Du moment où les choses plaisaient à monsieur le comte, elles devaient plaire à madame la comtesse.

Après ce regard, Jeanne s'approcha lentement d'un prie-Dieu d'ébène, placé dans un angle de la vaste pièce, s'agenouilla et pria, avec une sorte de ferveur violente. Elle avait caché sa tête dans ses mains.

Quand elle se releva, son visage était inondé de larmes, mais elle regarda encore autour d'elle, puis s'approcha comme instinctivement de la fenêtre où Robert Dauray avait les yeux fixés, tenant son revolver à la main, prêt à se faire sauter la cervelle. Elle regardait devant elle, évoquant l'image de celui qui la contemplait et qu'elle ne savait pas si près d'elle.

Tout à coup elle tressaillit, et se rejeta en arrière. Alors, fermant brusquement la fenêtre, elle se retourna, blême, faisant face à la porte par laquelle elle savait que son mari devait entrer. Elle avait entendu un bruit de pas qui se rapprochait. Le parquet de la pièce voisine avait craqué.

—C'est "lui !" balbutia-t-elle. C'est bien fini ! Mon Dieu ! protégez-moi. Donnez-moi la force...

Elle n'eut pas le temps d'achever.

V.

Le comte de Noiville, étendu sur sa chaise longue, avait entendu le bruit de pas d'Andrée et de madame de Beaumont sortant de la chambre où Jeanne devait l'attendre. La pendule marquait minuit cinq minutes.

—C'est le moment ! se dit-il. Je puis me présenter sans indiscretion.

Il se leva vivement, se jeta un coup d'œil de satisfaction, au moyen de la glace où il aimait à se mirer, et le sourire aux lèvres, après avoir promené ses doigts dans sa chevelure parfumée, il ouvrit la porte et pénétra dans le salon qu'il devait traverser pour atteindre la chambre nuptiale.

Il lui fallait nécessairement passer devant la tenture où Prosper se tenait embusqué.

Le malheureux s'avancé sans méfiance.

Le salon paraissait vide. Un profond silence régnait dans tout l'hôtel.

Le plaisir était là, à quelques pas, qui l'attendait. Mais il lui fallait traverser le salon !

Mais à peine eut-il dépassé la tenture à laquelle il tournait le dos, que l'assassin, écartant vivement les épais rideaux, se trouva debout derrière lui, le bras armé du terrible couteau que lui avait remis Désiré.

L'acier jeta un éclair sous la flamme de la bougie placée sur la cheminée en face.

Le bras levé s'abaissa et le couteau entra jusqu'à la virole, entre les deux épaules du comte de Noiville.

Cela avait été si rapide, si foudroyant, que le malheureux n'avait rien vu, rien entendu.

Il poussa un cri sourd, chancela, les mains étendues devant lui, et tourna lentement sur lui-même. Pourtant il était encore debout.

Ses yeux égarés aperçurent son assassin, et une effroyable

convulsion de tous les traits de son visage exprima sa grande terreur.

Maie il n'eut pas le temps de pousser un appel quelconque.

Le bras de Prosper se releva une seconde fois et retomba de nouveau.

L'arme, à cette seconde attaque, était entrée dans la gorge.

Et le comte, muet à jamais, roula sur le parquet, où il se débattit quelques secondes dans les spasmes d'une agonie foudroyante.

Prosper, livide, les mains et les vêtements couverts de sang, les cheveux hérissés, hideux, le regardait se débattre, comme fasciné par cet effroyable spectacle, ne songeait même plus à la fuite.

Tout à coup, il se sentit saisir par le bras.

C'était Désiré, qui avait jugé à propos de le surveiller de loin et qui jugeant le drame terminé, accourait à son tour.

—Viens donc ! lui dit-il, les dents serrés. Es-tu fou de rester là !

Et il l'entraîna vers le vestibule.

Prosper, revenu à lui, le suivit sans prononcer une parole. Tous deux gagnèrent le rez-de-chaussée.

Désiré lui montra la fenêtre ouverte par lui quelques instans auparavant.

—Passe ! lui dit-il.

D'un bond Prosper sauta dans le jardin où Désiré le rejoignit aussitôt. Haletants, silencieux, le dos courbé, ils gagnèrent la porte de la rue de Verneuil.

Arrivé là, Prosper appuya machinalement sa main droite au mur tandis qu'il serrait sa poitrine de la main gauche, comme pour comprimer les battements du cœur.

Désiré, lui, sans perdre une seconde, ouvrait la porte, qui n'était point fermée à clef.

—Va vite ! fit-il. Et referme la porte en dehors.

Prosper se redressa, s'élança dans la rue, et après avoir constaté qu'elle était solitaire, donna un double tour à la serrure, tandis que son frère poussait les verrous à l'intérieur. Ceci fait, avec l'agilité du tigre, le petit groom s'élança vers l'hôtel, y entra par la fenêtre qu'il referma, ainsi que les contrevents, et remonta à sa chambre, où, en un tour de main, il se déshabilla et se mit au lit, prêtant l'oreille au moindre bruit.

C'était le cri étouffé du comte, puis le son produit par la chute de son corps sur le parquet, qui avait arrêté la parole sur les lèvres de Jeanne. D'abord, elle resta surprise, écoutant encore, ne comprenant pas ce que cela voulait dire, ayant peur instinctivement ; mais bien loin de prévoir le drame sanglant qui se déroulait si près d'elle.

Pendant deux ou trois minutes, elle resta immobile, l'oreille tendue, se figurant qu'elle avait mal entendue ou qu'elle était le jouet de quelque cauchemar enfanté par la fièvre de ses nerfs.

—C'était bien " lui ", cependant, murmura-t-elle. C'était son pas. Il s'est arrêté là, derrière la porte. Il n'entre pas ! Pourquoi ? Que se passe-t-il donc ?

Un silence de mort régnait autour d'elle.

Elle eut peur ! Une sorte d'instinct la poussa en avant. Sa solitude lui faisait mal...

Elle courut vers la porte, l'ouvrit, préférant tout à l'angoisse qui la poignait.

La porte ouverte, elle regarda. D'abord elle ne vit rien.

Tout à coup son jeune visage prit une expression d'horreur indicible. Elle fit un pas en avant.

Le corps du comte était là, étendu à ses pieds, baigné dans le sang qui coulait de ses deux blessures béantes.

Jeanne poussa un cri d'horreur et recula d'épouvante jusque dans sa chambre.

—Au secours ! criait-elle, au secours !

Et sa voix délicate, dont la force était décuplée par la peur, retentit à travers le silence de la nuit, dans tout l'hôtel, et jusque dans la rue Université, où elle alla frapper les oreilles de Robert Dauray, au moment même où il posait le doigt sur la gâchette de son revolver pour si faire sauter la cervelle, croyant Jeanne aux bras du comte de Noiville.

Cette voix, Robert la reconnut ! C'était la voix de mademoiselle d'Esparre, de celle qu'il adorait, pour laquelle il allait mourir. Elle appelait au secours ! Elle était menacée. Elle courait un danger.

Il était là. Il l'entendait. Il oublia tout.

Replaçant son revolver dans sa poche, il ne comprit qu'une chose, c'est qu'il devait courir à elle, qui appelait, la couvrir de son corps, le sauver du danger quelconque dont elle était menacée.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

DÉMÉNAGEMENT

Au premier mai prochain, le FEUILLETON ILLUSTRÉ déménagera au No. 475 rue Craig (en haut) vis-à-vis la rue St. Gabriel.

Si, à cette date, le FEUILLETON ILLUSTRÉ ne paraissait pas au jour habituel, nous prions nos lecteurs de ne pas trop s'impatienter, car ce retard serait causé que par le trouble du déménagement, et ne se prolongerait tout au plus une couple de jours.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—*Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marsey, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gasloiseries honnêtes*. — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halte, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Dramas de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS.

Boîte 1986.

17 rue Ste-Thérèse.